

Ils ont dit

«La violence ne mène pas à grand-chose»

IAM Le groupe de rap sort un nouveau disque jeudi



Cinéma genevois en deuil

Anne Deluz n'est plus

Née en 1964 à Genève, elle fit ses premiers pas dans le cinéma avec Soutter et Tanner. Elle avait ensuite alterné productions internationales et films d'auteurs.



Annulé à Rennes

«J'accuse»

Des féministes opposées à sa diffusion ont perturbé une séance à Rennes. Celle-ci a été annulée.

Lyrique

La Callas en hologramme, l'illusion de l'éternité

La cantatrice fait un retour virtuel à Rolle. Les dessous d'une prouesse technologique

Rocco Zacheo

On peut ne pas avoir eu la chance d'admirer sur scène Maria Callas, qui a quitté ce bas monde en 1977. Ou, au contraire, on peut ressentir une vive nostalgie de la Divine – comme on l'appelait à l'époque – et vouloir prolonger, le temps d'une soirée, les instants magiques d'un récital vécu à la première personne, il y a plusieurs décennies. Pour tous ceux qui se reconnaîtront dans ces scénarios, et pour les autres passionnés encore, le spectacle qui s'offre au Rosey Concert Hall de Rolle ce mercredi a de quoi attiser les envies et saisir les esprits.

Un mirage en 3D

La soprano grecque fait en effet un retour spectaculaire, un bond spatio-temporel dans le XXI^e siècle, sous la forme d'un hologramme dont la vraisemblance confondante a déjà désarçonné les mélomanes de plusieurs salles dans le monde. Cette reconstitution virtuelle de la cantatrice, on la doit à une société américaine, Base Hologram, qui a ressuscité une première fois le personnage en 2017, et qui est responsable aussi du retour de deux autres grands trépassés: Amy Winehouse et le rappeur 2Pac.

Quelques détails à peine ont été dévoilés sur les dessous techniques et technologiques qui permettent ces renaissances. Un peu comme si on voulait s'approcher de trop près des secrets d'un prestidigitateur, on se frotte là à des silences qui en disent long sur la nature illusionniste du spectacle. En se glissant dans les plis de ce mirage musical, on apprend cependant que pour reconstituer la Callas, il a fallu faire appel à une comédienne. Équipée de capteurs, celle-ci a reproduit toutes les postures de la cantatrice.



La soprano grecque Maria Callas, en hologramme, telle qu'elle apparaissait en 1958 lors d'un récital parisien. BASE HOLOGRAMS, LLC

C'est précisément sur cette matrice chorégraphique qu'a été juxtaposée par la suite la silhouette de la Divina, parée d'une longue robe blanche et d'un châle rouge. Des tisseurs qu'elle portait par ailleurs lors d'un récital donné à Paris en 1958. Voilà pour les traits sommaires du spectacle.

Comment en savoir davantage? Tournons-nous vers le responsable technique de la salle rolloise, René Meyer, qui soigne l'exigeante mise en place de cette pro-

duction itinérante. Les défis à relever par son équipe ont été nombreux: il a fallu tout d'abord adapter le spectacle aux dimensions de la scène, plus petite qu'ailleurs. Puis préparer avec minutie chaque étape de sa réalisation, en sachant que le temps à disposition pour régler le son, les lumières et les images n'est que de trois heures à peine. «Un tiers de ce temps est dédié uniquement à l'installation de l'écran holographique sur lequel les projecteurs

envoient les images de Callas», note le technicien. Sur cette surface en plexiglas sans relief se joue l'essentiel de l'illusion tridimensionnelle: les gestes et les postures de la soprano acquièrent ici une profondeur et un naturel à couper le souffle. Mais ce tour de force optique ne relève pas seulement de la projection d'images. «Les éclairages, que nous réglons avec beaucoup d'attention, jouent eux aussi un rôle capital, nous dit René Meyer. En équilibrant sub-

tilement les lumières, nous parvenons à gommer la présence de l'écran. C'est un jeu de pondération qui, en voulant faire une analogie, pourrait faire penser à une fenêtre équipée de rideaux. Ce qu'on pourra apercevoir à travers le tissu ne sera pas le même si la lumière dans la pièce est allumée ou éteinte, si elle est puissante ou très faible.»

Il y a enfin tout le volet proprement musical, qui requiert un nombre d'interventions technolo-

giques difficilement concevables dans un récital traditionnel. Prenez les cinquante pupitres de l'Orchestre de chambre de Genève, qui accompagnera la soprano: chacun sera équipé d'un micro et tous seront amplifiés dans la salle. «Cela requiert un autre travail d'équilibrage entre la voix de Callas et le son de l'orchestre qui sera placé derrière elle, note René Meyer. Il faut ensuite que la synchronisation entre les deux parties soit parfaite. Contrairement au ciné-concert, ici la marge de décalage entre le son et l'image est inexistante. Alors, chaque musicien sera équipé d'une oreillette qui indiquera avec des clics les attaques.» Quant à la cheffe irlandaise Eimear, elle sera appelée à interagir davantage encore avec la cantatrice, en lui adressant des applaudissements ou en lui tendant la main. Elle sera pour cela aidée par un écran placé à proximité, qui dictera le timing de ses interventions.

Des airs de légende

Reste alors à goûter aux airs d'opéra qui ont fait la gloire de Callas, de «Casta Diva» dans «Norma» de Bellini à la scène des cartes de «Carmen» de Bizet, de celle de la lettre dans «Macbeth» de Verdi à la valse de Juliette dans «Roméo et Juliette» de Gounod. Autant de joyaux gravés dans un passé qui paraît aujourd'hui révolu. Celui qui pourrait à vénérer les grandes cantatrices – la Divine, la Tebaldi, la Sutherland... – et déchaînait les passions des mélomanes et les chasses des paparazzis. Au Rosey, c'est de l'illusion de son retour.

Callas in concert, Rosey Concert Hall, Rolle, le 20 nov. à 20 h 15. Complet. roseyconcerthall.ch

À Pitoëff, Latifa Djerbi s'engage à «défrustrer» les Genevoises d'ici à la fin de l'année

Théâtre

La compagnie Les Faiseurs de rêves occupe le plateau six semaines durant, le temps d'une création

L'auteure et comédienne Latifa Djerbi s'est installée pour la première fois lundi dans un Théâtre Pitoëff au fonctionnement entièrement repensé. À l'initiative de Sami Kanaan, le plateau sis à l'étage de la salle communale de Plainpalais n'héberge plus, depuis la rentrée de 2019, une même compagnie sur trois saisons – comme ce fut le cas récemment avec l'Utopia d'Eric



Après Jérôme Richer, avant Eric Salama, Latifa Djerbi et sa troupe effectuent l'une des quatre résidences annuelles. DR

Devanthéry –, mais se voit confiée à une troupe genevoise le temps qu'elle y monte sa création, soit pour une durée de six semaines au maximum. Le Service culturel entend en effet «favoriser la diversité locale dans le domaine du théâtre et des arts du récit» en élevant le nombre des bénéficiaires à quatre par année.

Sur les talons de Jérôme Richer, premier amphitryon des lieux avec «Cœur minéral» en octobre, Latifa Djerbi est la deuxième à profiter de l'enviable écrin. C'est que la commission chapeautée par la conseillère culturelle Coré Cathoud tient à respecter une parité de genre en alternant celui des résidents. Aussi, au début de

janvier, Eric Salama sera le troisième hôte de l'infrastructure.

«Au terme d'une résidence d'écriture au Théâtre Benno Besson d'Yverdon, en mars dernier, mon administratrice m'a informée de la mise au concours pour cette résidence, de création cette fois, à Pitoëff», récapitule l'intéressée, enthousiaste à l'idée d'expérimenter un projet pilote qui encourage la diversité, mais permet aussi un temps de programmation long. «C'est chez toi, voici les clés, à toi et ton équipe de faire vivre cet espace jusqu'au 29 décembre», lui a-t-on lancé hier à son arrivée, après deux semaines de répétitions dans un autre lieu. Qu'un artiste anime un théâtre pendant presque un mois de

présentations exige un engagement certain: entre les ateliers, le bar et l'ambiance que saura sans nul doute instaurer sa pièce, Latifa Djerbi se dit confiante de ménager «un chez soi pour toutes les personnes seules et frustrées qui viendraient pour Noël!» «Frustrée!» étant précisément le titre donné, non sans ironie, à une vaste «opération de défrustration collective», suite à laquelle on devrait pouvoir se libérer «du joug des modèles standardisés de féminité», assure la créatrice à deux semaines de sa première. On ira vérifier sur pièce! **Katia Berger**

«Frustrée!», Théâtre Pitoëff, du 5 au 29 déc., 077 527 53 44, www.lesfaiseursdereves.ch